

Version romancée du récit des Ndengese Bolamba, descendants de Mongo

Par
TEDANGA Ipota Bembela



Voici les dires entendus par les plus vieux de la bouche de leurs parents et de celle des parents ou des arrières-parents de leurs parents.

Au nom de la branche des descendants appelés Ndengese Bolamba, le Très Vénérable Ikonga Mbongo reçoit les insignes du pouvoir sous la forme d'une fiole et d'une tranche du kaolin sacré, tous deux symboles de la vérité, de la droiture et de l'intégrité. Ces représentations, Ikonga Mbongo les recueille d'entre les mains bénies du Grandissime et Bien-aimé Mongo, Ancêtre primordial et détenteur des sagesse pérennes.

Etymologiquement, l'ethnonyme Ndengese signifie « les enfants des plaines ». Il est le résultat d'une contraction à la longue entre ndengese « enfant(s) » dje « de » besole « plaines ». Ce phénomène de contraction est assorti d'autres modifications subies par leurs vocables au cours du temps. Il est explicable par de savantes et complexes lois phonétiques et morphologiques de leur langue, le bondengese, vraie institution, corsetée dans ses traditions et sentie comme quasiment immuable, intouchable. Cet idiome est en effet la preuve fondamentale de leur appartenance à la culture mongo.

Ce clan s'attribue ce nom de « Ndengese » parce que, pour plus de sécurité, il veut aller s'établir dans les besole « plaines ». Une zone de plaine illimitée leur permet en effet de voir surgir l'ennemi éventuel au lointain ou même au ras de la ligne de l'horizon barré par une colline ou une ceinture rocheuse. L'anthroponyme Bolamba dérive, lui, du verbe ndamba « ramper ». Il suit que la signification linguistique induite par cet ethnonyme Ndengese Bolamba se comprend ainsi : à l'instar de l'Ancêtre Bolamba, un des lieutenants d'Ikonga Mbongo, ces « enfants des plaines » sont capables de se faufiler invisiblement à travers la jungle à la manière des chenilles vertes au dos tigré. Pour déguster des ramures tendres, ces

chenilles grimpent avec aisance sur des arbres quelles que soient leur hauteur et leur grosseur, et cheminent tranquillement de branche en branche jusqu'aux dernières extrémités.

En effet, à la manière de ces bestioles arpeuteuses et comme pour confirmer à qui mieux mieux leur surnom de Bolamba, les Ndengese apprennent très tôt à grimper le long des troncs d'arbres, du pied au faite, sans l'aide ni d'échelle, ni de corde, ni de cerceau, ni même d'encoches taillées dans le bois. Bien que cet exercice soit des plus épuisants, cela devient pour eux une chose de rien. Et de façon tout aussi spectaculaire, ils en redescendent avec autant d'adresse et par une trajectoire identique. Jusqu'à retoucher terre sans coup férir !

En permanence, un éclaireur est posté dans les branches en multiples tresses d'un grand arbre soigneusement choisi.

Il surveille tout mouvement louche à la lisière pour le signaler, grâce à des formules et signes cryptés de reconnaissance. Alors les Ndengese peuvent fondre dans la sylve souveraine pour se cacher, préparer la contre-attaque et jeter l'assaillant hors des limites de leur territoire. Leurs stratèges croient à la tactique de la défense élastique : opérer une retraite feinte, préparer la contre-offensive pour marcher à toute allure sur l'ennemi et l'étouffer par un bond phénoménal.

Cette tactique se révèle être un moyen efficace de camouflage. Une ruse de combat. Invisiblement perchés derrière un rideau de feuillages drus et assis à califourchon sur des branches solides, ces habiles guerriers s'en servent fréquemment pour surprendre leurs assaillants. Là haut, pareils aux furtifs combattants de l'ombre, ils sont blottis dans leurs arbres. Ne soupçonnant pas qu'ils sont épiés d'en haut, leurs agresseurs ne songent pas à protéger leurs crânes et leurs épaules. Grâce à la perspective plongeante, silencieusement et avec dextérité, les combattants du ciel parachutent dans les rangs de l'ennemi des grêles de projectiles: sagaies mortelles, javelots et autres flèches à barbillons empoisonnés. Cependant, ces équilibristes doivent bien s'agripper aux branches pour ne pas tomber de là-haut tels des météores du firmament.

Au même moment au sol, se tiennent l'arme au pied plusieurs escouades guerrières, nombreuses comme les brins d'herbes dans les prés. Le commandant de l'opération attend que les hommes soient en nombre et l'ennemi à quelques brasses de portée des flèches. Puis il murmure les premiers mots de passe et crie les ordres de bataille.

Alors ses troupes se chargent de contre-attaquer l'ennemi. Cependant, les deux contre-offensives, l'une au « sol » et l'autre du « ciel », doivent être combinées, synchronisées de façon à prendre l'ennemi dans un étau et à ne pas lui laisser la moindre chance.

C'est ainsi que les Ndengese Bolamba expliquent encore et encore l'origine et la signification de leur option ethnonymique. S'ils doivent à Bolamba leur second nom, il reste cependant que c'est Ikonga Mbongo qui incarne l'esprit et le prestige de cette race depuis Lokapa Kopo jusqu'à son installation sur ses terres. La vertu de la littérature des griots a pour rôle d'immortaliser pour la postérité les épisodes de la vie de ce héros fondateur de la nation. La personnalité d'Ikonga Mbongo figure la conscience *insue* de son peuple.

Dotés d'une mémoire collective chatouilleuse, les Ndengese Bolamba ne toléreraient pas davantage qu'on les nomme autrement qu'eux-mêmes se désignent. Pour un peuple quelconque, la question de l'identité, celle de se nommer ou de nommer soi-même sa propre réalité, relève d'une liberté principielle. Le nom est un impératif historique, fondé sur la réalité ontique et rattache l'humain à l'univers subtil. Le renoncement de son nom témoigne d'une carence de direction en matière idéologique.

Depuis les temps immémoriaux, cette nation est installée sur ces terres fertiles de forêts bondées d'éternité et de savanes alternées, denses et humides des entours de la moyenne Lokenyε. Cette dernière est le fleuve qui, avec ses puissants affluents, baigne leur étendu domaine.

Par vagues successives et en files asymétriques, les Ndengese sont arrivés en ce lieu paradisiaque en provenance du nordique et mythique Bolonga Mpo Lokapa Kopo que d'autres coteries mongo désignent par des noms différents. Bolonga Mpo Lokapa Kopo est leur primordiale localité sacrée, située dans un endroit aujourd'hui insituable, infigurable et jadis témoin des grandes coutumes et scènes constitutives. Lieu du temps entouré de mystère, qu'il n'est plus possible de restituer. Lieu d'une temporalité incandescente et d'un espace indéfinissable où fut organisé le partage du pouvoir politico-religieux entre les descendants de Mongo. Cet Ancêtre éponyme est devenu un mythe polymorphe dont la mémoire fameuse est transfigurée à travers la passion, les subtilités et la dialectique du verbe des griots, d'une génération à l'autre. Tout cela se déroule à une époque si reculée qu'il n'est plus possible d'en rétablir l'impératif chronologique.

L'odyssée de Lokapa Kopo est désormais le symbole statuaire de la mythologie des Ndengese Bolamba célébré en événement culturel considérable par toutes les lignées. Elle se déroule en cette époque informe où s'esquisse déjà la pérennité du devenir de cette société, alors balbutiante et animée par une causalité spécifique. Elle se conte sans arrêt ni terme, par ouï-dire, de bouche à oreille, dans les aphorismes ou dans les berceuses. Elle est pérennisée comme mémoire épique sous forme de clichés incrustés historiquement dans l'âme collective de toute la postérité de Mongo. Lokapa Kopo, un nom magique et un lieu de hauts faits, foyer initial de diffusion de la culture des descendants de Mongo!

Le 'chez eux' de naissance et de renaissance de toutes les lignées issues de l'arbre généalogique Mongo ! Rien qu'à son évocation, on ne peut que frissonner.

Au départ, le pays actuel des Ndengese Bolamba n'est qu'un infime point de l'univers méridional rêvé par le timonier Ikonga Mbongo. Il y a longtemps, très longtemps, si longtemps... dans ces temps reculés que n'atteint pas encore l'Histoire. En même temps, Ikonga Mbongo, héros civilisateur, est reconnu comme l'Aîné c'est-à-dire comme le plus grand parmi les Anciens dignitaires appelés « Toci » (εtoci au singulier)¹. Cela se passe à Idji après le premier Lokapa Kopo, lieu, comme on vient de l'indiquer, du big-bang linguistique et culturel et du partage du pouvoir entre les multiples branches ethniques mongo. A l'instar d'Ikonga Mbongo, Longanga Isako est reconnu comme l'Aîné des voisins Iyadjima,

¹ Le « c » d'εto ci (to ci au pluriel) se réalise « tch » comme dans Tcha Tcha Tcha.

Enyongela comme l'Aîné des voisins Isodvu tandis que Bakfutfu, fils Aîné de Welaondo, est reconnu dignitaire du peuple Ikolombe. Tous sont des personnages considérables par leur rang et leur gloire.

En ces temps-là, l'humanité heureuse et paisible de Mongo parle un seul langage qui se ramifie par la suite en branches multiples dont il n'est plus possible de rétablir l'exacte modalité d'apparition. Sous la houlette d'Ikonga Mbongo et avant d'arriver à Idji, cette branche des migrants mongo ainsi dénommés Ndengese Bolamba fait halte à Edjiya Lonkonyi et à Bolong'Itoko que leur tradition classe comme étant leurs deux autres sites sacrés. Le nom originel de ce dernier lieu est Bolongo Toko et se traduit approximativement par « Rien que le ciel ; ciel vide ». Les anciens donnent l'explication suivante : au sortir de la forêt vierge, à leur arrivée dans ce lieu au terme de la saison pluvieuse, la vue des pionniers découvre un décor enluminé et enchanteur, une vision panoramique, une luminescence solaire exceptionnelle, un espace herbeux s'étendant sur des méga mètres et un ciel dégagé de tout nuage et dont la bordure fléchit au lointain, en résonance avec le respire cosmique et le grand Rythme Universel. C'est une vision mirifique pour leurs âmes et pour leurs yeux : euphonie chromatique sous un soleil anormalement tolérant, impassibilité terrestre et stellaire, tranquille panorama bucolique. Il y a de quoi crier merveille devant cette nature qui se démultiplie. C'est de là que vient le nom Bolongo Toko, devenu au fil des temps Bolong'Itoko.

Au terme du grand mouvement migratoire des Ndengese Bolamba du nord vers les giboyeuses sylves méridionales éclaircies de grandes étendues herbeuses, l'Aîné Ikonga Mbongo crée la corporation des Toci. etoci est un dignitaire politique jouissant de nombreux privilèges et intronisé au terme d'une longue période d'initiation. Il dispose d'une mini-cours dont font partie un huissier dit Booso et un griot.

Cette institution des Toci protège le peuple par la pratique de l'initiation dont l'efficacité cathartique est éprouvée. C'est donc à cette élite que, selon la volonté de l'Aîné, revient le rôle de conduire la masse nombreuse de ce peuple dans son ensemble et de veiller au respect de la mythologie, à l'équilibre de la vérité et de la justice sociale, même si elle ne gouverne pas directement le pays. Mais comme cette société pratique un élitisme réducteur, n'importe qui ne peut devenir etoci : l'institution n'est accessible qu'à l'élite parmi les hommes libres. Ikonga Mbongo sera le premier auquel on décernera la dignité de Boila réservé à un défunt etoci.

Pragmatiste accompli, l'Aîné n'hésite pas à allier l'hypothétique au problématique pour aboutir à une infaillible clairvoyance sentie de façon quasi mystique. Il prend des décisions grâce à des éclairs de génie, avec de la patience, mais aussi avec la force ou la douceur de la seule raison.

A quelque temps de là, une lande australe lui est présentée en songe comme une terre engageante, avenante et enchanteresse, un véritable jardin botanique. La nature s'y est tant divertie et même surpassée.

Avant d'annoncer à son clan la décision d'y « migrer », l'Aîné prend une résolution en grand mystère : se retirer pendant quelques jours et quelques nuits pour un séjour lustral dans la forêt, y vivre d'ascèse et de prière. Non pas pour s'éloigner du commerce de ses semblables, mais pour retrouver ses cogitations et îlots intérieurs. A ce moment de grâce, il veut méditer sur cette équation de la destinée de sa collectivité. Au travers du flux de ses pensées, il cherche également à apprécier les multiples palpitations de la vie.

Cette retraite lui permet de tranquilliser son âme, de garantir l'élévation de son être et la décontraction de son corps. Par la suite, en vue de libérer son être de toutes les entraves et d'accéder à l'état de netteté physique et religieuse primordiale, il se *nettoie* l'esprit de toutes les représentations fausses ou floues et se débarrasse de toutes les parures matérielles susceptibles de faire échouer ce travail de quête à la fois organique et spirituelle parmi l'invisible et l'intemporel. Il lui faut chasser de son esprit tous les fantômes pour accéder à la connaissance véritable. En effet, l'entrée en métaphysique est ordinairement pour tout homme un rude exercice de dépassement de soi, grâce à la vertu mystique du silence, mais sans déplacement spatio-temporel.

A l'écart du monde matériel et pendant ce laps de temps, Ikonga Mbongo peut sentir s'écouler son fluide vital, pour ne pas dire sa faculté d'exister. Puis il dort d'un sommeil sécuritaire, plein de rêves étincelants, et en émerge transfiguré, doté de pouvoirs trans-naturels renforcés, après s'être vu authentifié - par sons de voix et songes prémonitoires - dans sa mission. Et cette mission, la voici : conduire son peuple plus loin encore, vers sa destinée manifeste, à savoir, son installation dans une portion territoriale méridionale, un paradis de paix et une terre à la bâtee nourricière.

Visité dans le réel de ses jours par un esprit, Ikonga Mbongo a donc une intuition transcendante. D'après cette dernière, une terre lointaine attend son peuple. Une terre prodigue de mille sensations aussi bien pour l'œil que pour l'oreille et pleine d'une vie heureuse, sans lamentations.

De cet instinct immortel lui viennent son pouvoir de divination et sa capacité de voir loin aussi bien avec son corps qu'avec son âme. Il y parvient quand il se trouve en état d'intensité lyrique, méta-rationnelle et dans la jubilation de la connaissance. En ayant l'air de méditer ou de converser à voix gardée, il survole l'en-haut des grands arbres et les plaines chargées de richesses de cet Eden rêvé et encore virtuel. L'Esprit lui inocule la faculté d'expérimenter des essences inédites et une intuition de visionnaire qui l'aide à sentir les choses au-delà de leur finitude et de la connaissance rationnelle.

L'Aîné insiste sur la mise en pratique des vertus de la Vérité, de la Justice, de l'Exactitude, de la Sincérité, de l'Honnêteté et de la Rectitude. Il sait bien qu'une humanité en folie - celle qui se détourne du paradigme de la Maât - s'expose à se voir imposer la pénurie par le destin. L'initiation ou la Maât exige en effet de ses adhérents la faculté de se surpasser et de se sacrifier pour accéder à l'absolu.

Le peuple ne doit pas tomber en famine, en manque de provisions de bouche ni dans la disette spirituelle. C'est à Ikonga Mbongo que revient cette mission en sa double qualité de

représentant du mystère qui guide son peuple et d'ardent instigateur de cette odyssée forestière. Il accomplit cette mission à la façon d'un artiste qui obéit à son inspiration. Ses soldats ne peuvent en effet avancer en ayant l'âme et le ventre vides, tenaillés par la faim et la soif. Ainsi, plein de générosité et acquis à l'idée que tout irait bien quand le moral des siens va, le timonier veille scrupuleusement au bon ordre du déroulement de l'expédition. Il veille notamment à la préservation, du mieux qu'il est possible, de l'unité du peuple, à l'entretien d'une armée forte, au libre flot de l'énergie créatrice, au sens de l'égalité dans la redistribution de ces ressources matérielles et transcendantes.

Ikonga Mbongo ne tolère pas que son peuple se divise en factions. Ou qu'un des siens s'avilisse ou vive dans la précarité. L'aîné est attentif à tout, même au lot commun des petites misères susceptibles d'empoisonner la vie des membres de la collectivité. Selon son entendement, la préservation du tout social n'entre pas en contradiction avec l'épanouissement de l'individu. Il estime que sa société passerait pour monstrueuse si elle ne fournissait pas à ses membres de suffisantes ressources de subsistance. On l'entend soliloquer :

- Nous ne volerons pas la terre à une autre communauté ; nous ne l'arracherons à personne. Notre pays nous est vide d'occupation et il nous est prédestiné, grâce à l'intercession de nos Ancêtres, par Mbombiyanda, le Dieu Unique, le Dieu de notre pays qui peut tout sans transition et qui a le pouvoir d'ubiquité, le Seul Maître de la déportation de la temporalité. Notre peuple aura tout un long temps pour apprivoiser cet entour sans prendre l'initiative d'être violent. Ni aujourd'hui ni jamais. Je ne serai pas un héros tâché inutilement de sang.

Ainsi, alors que, au ciel, les lunes se succèdent sans fin dans leur itinéraire parmi les étoiles, sur terre, se réalise l'avancée déterminée des Ndengese Bolamba vers le sud et vers une destination précise, connue par avance, grâce aux visions accordées au guide quand tous ses sens sont en feu.

Les proches d'Ikonga Mbongo disent de lui qu'il est fort à l'embonpoint, grave sans être sérieux, peu disposé à l'emphase, solitaire sans être seul ni rejeté et surtout plus prudent qu'un serpent. D'évidence, cette vocation implique pour lui une astreinte à une vie austère, à des habitudes frugales et à un ascétisme sexuel. Il lui faut à tout prix se rationner et se métamorphoser progressivement pour atteindre un meilleur devenir spirituel. Les intempérances sexuelles sont réputées être un handicap, voire une barrière à l'élévation spirituelle. C'est pourquoi, à dater de ce jour-là, il se jure de ne plus regarder aucune femme et de ne plus partager le lit d'aucune de ses épouses. Jusqu'à l'arrivée au territoire où est installée la communauté inviolable des Ndengese Bolamba, depuis désormais des générations et des générations. Ikonga Mbongo sacrifie stoïquement sa vie à son sacerdoce et au service de son idéal. En vue de ce même objectif d'élévation spirituelle, il consomme une alimentation naturelle non carnée. Cette alimentation végétarienne est appréciée pour ses effets homéopathiques et pour son influence bienfaisante sur l'intellect.

Mis à part les spécialistes et à cause de leur bagage sommaire de spéculation théologique, de nombreux Ndengese Bolamba ne sont pas assez outillés pour entreprendre une explication dialectique de leur réalité religieuse. Comme des millions d'autres humains dans bien de

contrées *tous azimuts* sur notre planète. Sous la direction éclairée d'Ikonga Mbongo, les gardiens de la religion et les érudits s'emploient à trouver les raccourcis d'une communication adaptée à un large public non versé dans l'intelligence de la docte rhétorique et des textes sacrés oraux. Dans ce morceau du berceau de l'humanité, matrice de Dieu, on pratique déjà la religion qui diffuse la parole de Dieu, «L'Être-Complet ou Plénitude d'Être et Non-Être ». Cette pratique, ce peuple la doit à la connaissance de ce Dieu unique héritée du bosquet initiatique. Dans l'esprit de ce peuple, les dieux secondaires, les esprits divers, les Egrégores et les Ancêtres sont tous soumis au Grand Architecte Génial Mbombiyanda, leur Créateur. Ce Dieu est Celui-là même qui couve toutes les existences contingentes, celles dont l'inexistence n'entraîne pas d'impossibilité logique. La pratique religieuse unanime des Ndengese Bolamba permet de déduire que les dieux secondaires ne sont pas phagocytés par le Dieu unique, comme sous d'autres cieux théologiques. Les dieux secondaires sont des créatures du Grand Architecte.

Le départ de Bolonga Mpo Lokapa Kopo a lieu en ces temps primordiaux où balbutie l'Histoire et plus exactement au moment de la grande scène initiatique et pré-migratoire. Autour d'Ikonga Mbongo et par additions successives, sont rassemblées les familles issues des huit ascendants de ce peuple, un des énièmes « piliers » de Mongo.

Sur l'avant-bras de chacun de ces huit ascendants, est pratiquée une incision qui fait couler quelques gouttes de sang coagulées et recueillies dans un récipient destiné à cet effet. Un reste de ces gouttes de sang sert à sacraliser la nouvelle terre. En outre, brassées rituellement, ces gouttes de sang symbolisent le pacte pérenne des huit ascendants: est puni de mort celui qui se rend coupable de parjure à cette alliance. L'Aîné entend que tous donnent leur adhésion unanime au projet afin de juguler toute apparence de fêlure dans le collectif et de conserver le peuple en cohésion. Car, pour certains esprits simples, le dessein poursuivi par Ikonga Mbongo fraie avec l'absurde et le verbiage. Pourtant le guide veut faire naître son peuple à un devenir nouveau et le doter de toutes les capacités intrinsèques de créativité sociale. En ayant réussi à réchauffer la ferveur populaire par le souffle de la religion, Ikonga Mbongo énergise ces ferments de créativité, d'égalité et de solidarité dans cette société naissante. Au final, tous lui obéissent et aucun d'entre eux ne lui parle debout ni n'élève la voix en sa présence. C'est ainsi : comme l'aîné dit, ils font ! Le peuple est docile par confiance.

Ce sont ces huit ascendants qui, en cet âge lointain, donnent leurs noms aux huit rameaux de la coterie populaire des Ndengese Bolamba dont le nombre n'est jamais communiqué. En effet, ce peuple ne se dénombre pas, histoire de ne pas susciter la jalousie ou la malveillance et aussi de ne pas donner des idées aux stratèges ennemis. Aux termes de tous ces événements et sous la motion d'un élan spontané, leur mouvementée épopée est lancée du septentrion vers l'Eden des confins méridionaux de leur monde. Il y a assez longtemps, bien longtemps, très longtemps, voire trop longtemps, la décision de partir se prit d'elle-même. Ils marchent loin, bien loin, très loin..., sur des lieues et tant de lieues. Bien que la route soit beaucoup et beaucoup trop longue, les descendants de Mongo ne perdent rien tout ce temps ni n'oublient rien des phases de cette épopée depuis lors légendaire. Telle que leurs aînés la leur enseignent.

Ah, quelle équipée idyllique que la leur, quand on se la remémore ou qu'on se prend à en rêver ! Héroïques temps, héroïques femmes et hommes que ceux-là qui, sous la conduite du timonier, sont prêts à vivre cette aventure, mais aussi à crever de chaud, au besoin à mourir au gré des peines de l'exode et des caprices de la nature. Le temps du goût du risque, du sacrifice de soi ou du risque des volontés particulières au bénéfice d'une vaste action collective ! Heureusement, cette migration n'est pas inspirée par une politique des pillages éhontés et de la terre brûlée. Le chef ne permet pas que ses hommes fassent quoi que ce soit de semblable.

Les jeunes n'oublient pas ce que les aînés racontent avec entrain : comment durant une succession de lunes, la traversée des territoires lointains, où d'autres peuples parfois hostiles sont déjà établis, n'est pas une sinécure pour les Ndengese. Loin s'en faut ! Soulevés par un tison de vigueur, ils marchent - jour après jour, avec un optimisme prométhéen depuis les confins du Nord jusque dans ce pays. Pour se frayer le passage là où des peuples déjà installés ne laissent pas libre transit sur leur territoire, les guerriers, armés de lances, de massues, d'arcs, de triques et de flèches empoisonnées, doivent parfois livrer aux occupants locaux des batailles courtes, mais toujours rudes, acharnées et sanglantes.

Madré, rusé, possédé d'intuitions spéciales, Ikonga Mbongo ne marche pas à l'aventure. Il comprend l'inanité des luttes qui usent aussi bien ses hommes que leurs adversaires. Avec une égale désinvolture, la guerre broie en effet l'un et l'autre des belligérants, le vainqueur et le vaincu. Aussi les pionniers optent-ils souvent pour la négociation, sous la houlette d'etoci Ikonga Mbongo. Le guide se révèle être un fin diplomate doté de la capacité d'affronter les difficultés et de les résoudre par l'initiative immédiate et personnelle et surtout grâce à sa grande sagacité. Il sait bien que le désordre suractive l'intensité vibratoire des hommes. Alors il transmue par son charisme les situations les plus embrouillées en situations claires. Son égalité d'âme en toute circonstance force l'admiration des siens.

Il leur arrive de ne point du tout entendre le langage des habitants dont ils traversent les terres. Alors les Ndengese communiquent et font des échanges de courtoisie avec eux comme font les populations des sociétés dites de frontière : en langage des signes, par la mimique, en jouant de la physionomie, des lèvres ou des mains réunies paume contre paume, avec des grommellements, des éclats de rire et des mouvements constants des mains, du visage et aussi des pieds. Ainsi et malgré les problèmes d'intercommunication, ils parviennent à passer avec eux des accords diplomatiques. Cela les préserve d'avoir à guerroyer, leur permet de poursuivre leur route sans crainte ni pressentiment et, enfin, les assure pour l'avenir d'un voisinage paisible, d'une vie en bonne intelligence avec eux-mêmes et avec les autres plutôt que d'être suspendus entre terreur de la guerre et horreur de la paix. Au total, la barrière de langage n'en est pas une entre eux et les peuples des pays qu'ils doivent franchir. Convaincu qu'il n'y a pas de vie digne sans concertation à ciel ouvert, Ikonga Mbongo sait s'y prendre pour dissiper les équivoques, débloquent les hermétismes et éloigner les brouillards pleins de subterfuges et d'arrière-pensée. D'instinct, Ikonga Mbongo sait qu'il a beaucoup à apprendre même des populations qui se montrent hostiles à l'égard de son peuple. Que là où il y a confrontation, se mijotent souvent des choses importantes et s'échangent aussi des idées nouvelles.

Le timonier tire de sa philosophie les deux convictions suivantes. A savoir d'abord que celui qui œuvre à rendre la guerre inévitable se comporte en criminel et ensuite que cette guerre ne se perd jamais parce qu'on économise les hommes. Pour Ikonga Mbongo, tous les problèmes ne peuvent pas être tranchés par la guerre, à la façon d'un nœud gordien. Le chef ne se résigne pas à opposer systématiquement la violence à la violence. Il sait bien que le moment où l'on croit être vainqueur est paradoxalement l'instant le plus périlleux. C'est la raison pour laquelle le fondateur se refuse à sacrifier des vies précieuses en les lançant dans des combats inutilement destructeurs et évitables.

Sauf alors face à un peuple qui, repoussant tout compromis pacifique et toute marque de bonne volonté, s'obstine à faire montre de belligérance définitive ou à provoquer par des bordées d'insultes jetées en rafales. Il est évidemment hors de question pour son armée de se laisser massacrer sans broncher. La passivité en l'occurrence peut être prise pour un signe d'impuissance et pour une défection calamiteuse, coupable. Face aux provocations, les guerriers assoiffés de représailles doivent mener l'attaque de front pour relever le défi et même, quand il le faut, laver - sans quartier et selon une loi inaliénable - le sang d'un ou de plusieurs des leurs dans le sang de l'ennemi. En pareil cas, la horde des Ndengese attaque, charge avec vélocité, ardeur, impétuosité et certitude de victoire. Le refus de la violence par Ikonga Mbongo est donc conditionnel en tant que ce principe se déroge devant l'absolue nécessité de défense proportionnelle à la gravité des menaces venant à peser sur la pérennité de la destinée de cette nation. Le masque de diplomate, la sagesse et la feinte indifférence de Boila Ikonga Mbongo cachent mal sa ferme détermination en toute circonstance.

Sous sa rude férule, les guerriers, tous descendants de Mongo, traversent la grande forêt. A l'autre bout du voyage, ils en ressortent indemnes ou presque. Cela a pour résultat de consolider leur unité avant qu'ils ne s'établissent en ces lieux et qu'ils ne fondent les nombreux bourgs qui constituent leur pays. La mise en place d'institutions plus souples doit être précédée par cette phase quelque peu autoritaire et despotique. Dans leur évolution, cela s'avère indispensable. Les Ndengese doivent façonner leur conscience collective et sémiologique, consolider leur unité, l'harmonie du paradigme maâtique et bâtir leurs armoiries. Ikonga Mbongo veut leur insuffler une dose de responsabilité une fois qu'ils sont arrimés à ce merveilleux morceau de terre de l'univers méridional. En général, et comme chacun sait, l'ordre au sein d'un collectif ne s'impose pas uniquement par les bons sentiments. Au gouvernail d'une communauté, la tendresse et la faiblesse ne sont pas toujours payantes : au départ, un minimum d'autoritarisme impérieux peut être indispensable parce que rien de durable ne s'édifie dans l'anarchie et qu'il n'y aurait pas de justice sans la menace de la sanction.

La terre acquise par les Ancêtres et ses cours d'eau donnent au peuple du poisson en autant d'espèces, du gibier, une faune aviaire variée, des légumes et des fruits de toutes sortes. En abondance. Tout respire une telle opulence qu'il n'y a aucune raison d'imaginer qu'il ne va y en avoir que pour un temps. Aussi le peuple pense-t-il qu'il n'y a rien ailleurs, rien nulle part, qu'il n'y a jamais eu rien d'autre que là dans ce pays.

C'est en effet un miracle d'intuition, de volonté et de passion qui conduit ces Mongo dans ce pays mué en foyer d'efflorescence culturelle et de fièvre innovatrice en matière de production artistique, sacrée ou profane, individuelle ou collective, à l'image du fondateur qui était un grand esprit, boulimique de culture. Les hommes et les femmes de ce pays mettent, dans leurs travaux culturels et artistiques, de la conscience, de la pensée, de l'amour et de la poésie. Leurs sculptures sont souvent ornées de dessins géométriques pyrogravés, à l'ordonnance quasi mathématique. Leurs objets divers de si haute qualité, d'une complexité déroutante et inspirés par le génie populaire constituent d'authentiques monuments légués à la postérité. Ce peuple produit en ce lieu tant d'autres œuvres artistiques de valeur: effigies sculptées de Mbombiyanda et des dieux secondaires, statues au langage sculptural spécifique, imposante littérature (mythes fondateurs ou primordiaux, contes regorgeant de héros et de malins génies et récits de lignage destinés à être pérennisés oralement), art plastique et sculpture, arts vivants (danses et chants profanes et sacrés). On tisse des étoffes végétales gracieusement ouvrées et on fabrique des nattes de paille adroitement ornées de motifs figuratifs, des parures ainsi que des broderies riches et multicolores qui, en soi et en tant qu'objets d'art, sont d'authentiques métaphores visuelles qui renseignent sur le statut social de chacun.

C'est un pays du vivre agréable, un endroit idyllique à souhait où mère Nature se montre généreuse, pour ne pas dire luxuriante. Un endroit où la durée s'écoule en douce sécurité. Il y a de tout : partout des fruits, des fleurs, des légumes sauvages, des herbes comestibles, du petit gibier fouineur, du gros gibier, des criquets gracieux à manger, des chenilles, des champignons, des ignames, des rats palmistes, des cours d'eau poissonneux, d'abondants matériaux de construction grâce à un manteau végétal florissant et sempervirent: lianes, palmier raphia ou textile (raphia gentilii), plante providentielle et d'espèce typique de laquelle les Ndengese tirent du bois et des feuilles pour les toits de leurs cases, des fibres textiles pour la fabrication de cordes, de nattes, de paniers et de tissu d'ameublement, leurs flèches, leurs costumes et aussi leur vin. Cette plante intervient aussi dans la fabrication des structures en bois, de la couverture du toit, de la canne à pêche et des claies. Ses utilisations sont variées.

Le vin de palme est une liqueur blanchâtre qui, lors de son extraction au matin à la cime du palmier raphia, bout comme du moût. L'ajout à ce liquide de l'écorce d'un arbre tout indiqué donne, au terme d'un processus chimique, une boisson capiteuse bien appréciée des hommes, pour ne pas dire de tous et de toutes. Le secret de la réussite réside dans la science du grattage et du dosage de cette écorce. On dit baana be bapeke (vin du palmier raphia). La réserve du précieux liquide du chef de famille ne cesse de taquiner l'olfaction de plus d'un et, pour humecter le gosier, il arrive à chacun d'en boire quelques gouttes à la dérobée et avec de secrètes délices. Ceux qui exagèrent finissent par se faire prendre à cause des remugles.

Ici, aucune partie de chasse ne peut se terminer sans voir l'ombre d'une queue de souris. Les champs offrent des moissons plantureuses tandis que les animaux de toutes sortes (hardes d'antilopes harnachées ou naines, rats palmistes, cochons sauvages, iguanes, singes de toutes sortes, etc.) peuvent se gaver à satiété et combler, pour ceux qui en ont, aussi bien leur jabot social que leur jabot digérant.

TEDANGA Ipota Bembela

